



HAL
open science

J'ai tué de Blaise Cendrars à la BDIC : quelques réflexions sur le fonds des récits de guerre de 1914 à 1918 et sur le témoignage combattant

Benjamin Gilles

► To cite this version:

Benjamin Gilles. J'ai tué de Blaise Cendrars à la BDIC : quelques réflexions sur le fonds des récits de guerre de 1914 à 1918 et sur le témoignage combattant. *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 2011, 3 (103), pp.47-50. 10.3917/mate.103.0047 . hal-03208316v1

HAL Id: hal-03208316

<https://hal.science/hal-03208316v1>

Submitted on 26 Apr 2021 (v1), last revised 29 May 2022 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

***J'AI TUÉ DE BLAISE CENDRARS À LA BDIC : QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LE FONDS DES
RÉCITS DE GUERRE DE 1914-1918 ET SUR LE TÉMOIGNAGE COMBATTANT***

L'acquisition de *J'ai Tué* de Blaise Cendrars vient combler une lacune dans les collections de la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine. Depuis sa création en 1917, la bibliothèque a comme mission de collecter le patrimoine du premier conflit mondial. Cette finalité l'amène à s'intéresser aux récits des très nombreux combattants qui ont été publiés dès les premiers mois de la guerre et qui continuent encore de nos jours à être édités. Pour le créateur du catalogue et du système de classement de la BDIC, Pierre Renouvin, la constitution de cet ensemble s'inscrivait dans une logique de construction de la connaissance historique. Il s'agissait de mettre à disposition le matériau à destination de la recherche et, ce même si celle-ci n'y trouvait pas une finalité scientifique immédiate¹.

C'est donc dans l'esprit d'une continuité professionnelle évidente que le court récit de Cendrars – il comporte moins de 20 pages de texte – est intégré dans les fonds. Mais où ? La question ne prend pas l'espace de la bibliothèque comme objet, ce qui rendrait l'interrogation pour le moins saugrenue ici, mais est liée au classement intellectuel de l'ouvrage. Or, la BDIC dispose d'une organisation et d'un plan de classement de ses fonds originaux. Ils résultent de sa propre histoire, des moyens bibliographiques disponibles dans les années 1920 pour enrichir les fonds et de la vitalité ou non du secteur éditorial que représente le récit de guerre. Ce sont ces trois aspects que nous examinerons successivement. Nous focaliserons notre propos sur les témoignages édités pendant le conflit jusqu'à la fin des années 1920, époque charnière où la place de ces livres va se fixer dans l'histoire et la mémoire naissantes du conflit.

Le problème du classement

Le signalement d'un document, c'est à dire l'opération d'intégration sur un catalogue, se déroule en deux opérations consécutives. La première consiste à indiquer sur la notice les données fondamentales à l'identification et à sa localisation dans la bibliothèque : auteur, titre, mentions d'édition, année et cote. La seconde étape vise à décrire le contenu de la ressource, à en synthétiser le contenu au travers de concepts ou de mots clés contrôlés. Toutes les ressources entrées à la BDIC depuis sa création sont l'objet d'une telle description. L'établissement doit à Pierre Renouvin, ancien combattant et historien, la création du thésaurus général et celui de 1914-1918, en particulier². Chaque entrée matière ou géographique donne lieu à des divisions et des subdivisions.

¹ Archives municipales de Marseille, 46 II, Lettre de Pierre Renouvin à Jean Norton Cru (11 février 1928).

² Voir à ce propos : Benjamin Gilles, « L'expérience de guerre dans ses interstices », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n°100, 2010, pp.15-20.

Celui sur la Grande Guerre comporte une entrée spécifique intitulée « psychologie du combattant ». Plus de mille récits y sont signalés et sont accessibles au travers de trois entrées complémentaires et redondantes :

- une entrée par nom d'auteur ;
- une entrée par grand type d'unité militaire (aviateurs,...) ;
- une entrée par date de publication.

Si la première entrée est plutôt classique dans le cadre d'un catalogue, la seconde dénote la volonté de classer les ouvrages au plus proche de l'expérience du témoin pour permettre une comparaison plus aisée des récits. Le classement par date de publication offre un autre intérêt : il permet de mesurer la production annuelle d'œuvres et d'analyser ainsi les rythmes de publication. Les deux derniers classements constituent donc des outils incontournables pour l'étude du témoignage combattant. Toutes les publications de soldats ne sont pas conservées à la BDIC et *J'ai tué* en fournit un exemple. A la différence de la Bibliothèque nationale de France, qui enrichit ses fonds publiés en France de manière exhaustive par le biais du dépôt légal, l'ancienne Bibliothèque-Musée de la Guerre accroît ses collections par achat ou par don. Elle acquiert à partir de catalogues de libraires ou plus fréquemment, elle envoie aux libraires des bibliographies thématiques et/ou géographiques³. Les méthodes d'acquisition ne peuvent viser, de ce fait, la complétude de la Bibliothèque nationale pour les titres français. Pourtant, même dans cet ensemble, certains titres liés à la Grande Guerre se trouvent uniquement à la BDIC et ne figurent pas dans les inventaires du dépôt légal. Tel est par exemple le cas de l'ouvrage de Jane Catulle-Mendès, *La prière sur l'enfant mort*, remarquable témoignage sur le deuil de guerre, publié en 1921 par Lemerre⁴.

Pour parvenir à quantifier l'édition de témoignages combattants, il faut donc croiser le catalogue national et le fichier « psychologie du combattant ». Mais ce dernier contient des manques pour le moins surprenants. Tout un pan de la littérature de 1914-1918 n'y figure pas. *Le feu, journal d'une escouade* d'Henri Barbusse ou encore *Les croix de bois* de Roland Dorgelès, pourtant tous deux anciens combattants, sont absents du fichier. Pour trouver leur notice, il faut consulter le fichier géographique (France) et son entrée « opinion publique ». Ils apparaissent dans la rubrique « romans ». Ces deux exemples aident à cerner toute la part d'appréciation intellectuelle dans le classement que l'on peut résumer à la question suivante ; une fiction est-elle un témoignage ? Pour les bibliothécaires de la BDIC du début des années 1920, la réponse est entendue. Le roman documente sur l'état d'esprit général d'une nation mais n'apporte rien sur l'expérience vécue au front. L'approche adoptée pour le classement ne relève pas d'une méthode qui consiste à démêler le vrai témoignage du faux, mais d'une prise en compte de l'importance des sensibilités culturelles à l'œuvre pendant et après la guerre. Force est de constater néanmoins que la dichotomie instaurée entre les ouvrages rend instable le contour du récit de guerre.

Une absence dans les bibliographies spécialisées et dans *Témoins* de Jean Norton Cru

La recension complète des témoignages de soldats passe alors par un examen des outils bibliographiques nationaux, avec le risque de laisser échapper un certain nombre d'ouvrages

³ Archives de la BDIC, F delta 2129/58.

⁴ Jane Catulle-Mendès, *La prière sur l'enfant mort*, Paris : Lemerre, 1921.

puisque seuls l'auteur, le titre et l'éditeur sont mentionnés. Nous retombons ainsi sur les difficultés déjà rencontrés par Jean Norton Cru lors de l'élaboration de *Témoins* : « *J'en étais réduit à acquérir les ouvrages d'après leur titre, signe le plus trompeur qui soit. Le crime de Sylvestre Bonnard, ne serait pas un roman policier ? Parfois je n'achetais un livre de Souvenirs de guerre que pour découvrir, trop tard, qu'un bourgeois au fond de sa province avait noté et publié ses impressions. Parfois je lisais et annotais un volume en entier avant de me rendre compte que j'avais affaire aux pseudo-souvenirs d'un soldat fictif, écrit par un civil de 50 ans passés, littérateur habile et fort bien renseigné, ma foi* »⁵. Les bibliographies spécialisées sur la guerre, qui contiennent des résumés et aident de la sorte au travail de sélection, cessent de paraître en 1923, à l'image de *La littérature de guerre*⁶, probablement la plus complète en l'espèce. Mais, elles présentent le même défaut d'exhaustivité. *J'ai tué* n'est ainsi pas mentionné par Jean Vic.

Son absence ne représente donc pas une si grande anomalie que cela, compte tenu des moyens de signalement de l'époque. Si l'on ajoute, comme dans le cas de l'ouvrage de Blaise Cendrars, un tirage qui ne dépasse pas le millier d'exemplaires et rapidement épuisé de ce fait, le document peut très largement passer entre les mailles des libraires, des bibliothécaires ou des chercheurs. Ainsi, Norton Cru n'intègre pas *J'ai tué* à son corpus de quelques 300 récits de guerre français parce qu'il n'en a très probablement pas connaissance. Le fait qu'aucune de ses lettres écrites entre 1922 et 1931 à ses sœurs, confidentes de son travail, n'en porte la mention renforce l'hypothèse. Un autre élément est à prendre en considération. L'œuvre de guerre de Cendrars bénéficie d'un intérêt de la recherche historique depuis le début des années 1990, grâce notamment à un colloque qui exhume le combattant volontaire et ses deux écrits majeurs, *J'ai tué* et *La Main coupée*⁷. Les deux œuvres captent l'attention des historiens en raison de l'originalité de l'écriture et du sens de l'expérience, lequel apparaît en décalage avec le reste de la production imprimée des années 1914-1945.

Le statut de *J'ai tué* est ainsi passé d'un relatif anonymat durant les années 1920, confirmé par son absence à la fois dans l'étude de J. Vic mais également dans celle pionnière de Albert Schinz⁸ qui préfigure véritablement *Témoins*, à une forme « d'hyperprésence ». La place actuellement occupée par les récits de Blaise Cendrars dans le témoignage de guerre – position consacrée par la large présence d'extraits de ses œuvres dans un grand nombre de manuels d'histoire de classe de troisième – et la reconnaissance dont ils jouissent ne doivent pas être l'objet d'une projection rétrospective. Le texte de 1918 connaît une réception, disons-le, très marginale au regard des œuvres qui dominent la sortie de guerre, telles *Le feu* ou encore *Les croix de bois*. Dans ce cadre, il n'est pas anormal que les bibliographies et les études spécialisées puissent passer au travers du récit de Cendrars. Aussi, il nous semble plutôt préférable de mettre en avant les difficultés de recension des œuvres et la place de l'auteur suisse dans le paysage littéraire française de l'immédiat après-guerre pour justifier ce

⁵ Jean Norton Cru, *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Paris : Les étincelles, 1929, pp.5-6.

⁶ Jean Vic, *La littérature de guerre. Manuel méthodique et critique des publications de langue française*, Paris : Les presses françaises, 1923.

⁷ Claude Leroy [dir.], *Blaise Cendrars et la guerre [Actes du colloque international, Péronne 11-13 octobre 1991]*, Paris : A. Colin, 1995.

⁸ Albert Schinz, *French literature of the Great war*, New-York : Appleton, 1920.

qui semble moins relever d'un oubli de la part de Norton Cru⁹ que d'une ignorance partagée de son existence.

Le témoignage combattant entre 1914 et 1928

Dans ce contexte, l'évaluation exacte du nombre de récits de guerre s'avère complexe, faute d'outil bibliographique global. Notre recherche en cours sur la genèse de *Témoins* de Jean Norton Cru a conduit à tenter de quantifier la production française entre 1914 et 1928. L'absence d'outils bibliographiques spécialisés sur la période impose de recourir à un croisement des données disponibles. Celles-ci proviennent de trois gisements documentaires complémentaires. Le fichier thématique de la BDIC « psychologie du combattant » constitue une première entrée. Il recense les récits personnels (souvenirs, journaux, réflexions) des soldats français. Son dépouillement doit être complété par la partie du fichier national consacré aux romans. C'est dans cette partie du catalogue que se trouve par exemple *Le Feu* de Henri Barbusse et d'autres romans d'écrivains combattants. Ces œuvres doivent néanmoins être extraites d'un ensemble qui contient l'ensemble de la production fictionnelle liée à la période 1914-1918. Comme l'a souligné Norton Cru dans la préface de *Témoins*, les titres ne sont pas évocateurs et cachent parfois des contenus qui s'insèrent en plein dans le cadre d'analyse. Ainsi, l'identification des ouvrages s'est accompagnée d'un examen de 80 titres pour lesquels des doutes sur la qualité de l'auteur et le contenu apparaissaient. La démarche employée ici ressemble donc fortement à ce que Norton Cru a réalisé quatre vingt dix ans plus tôt.

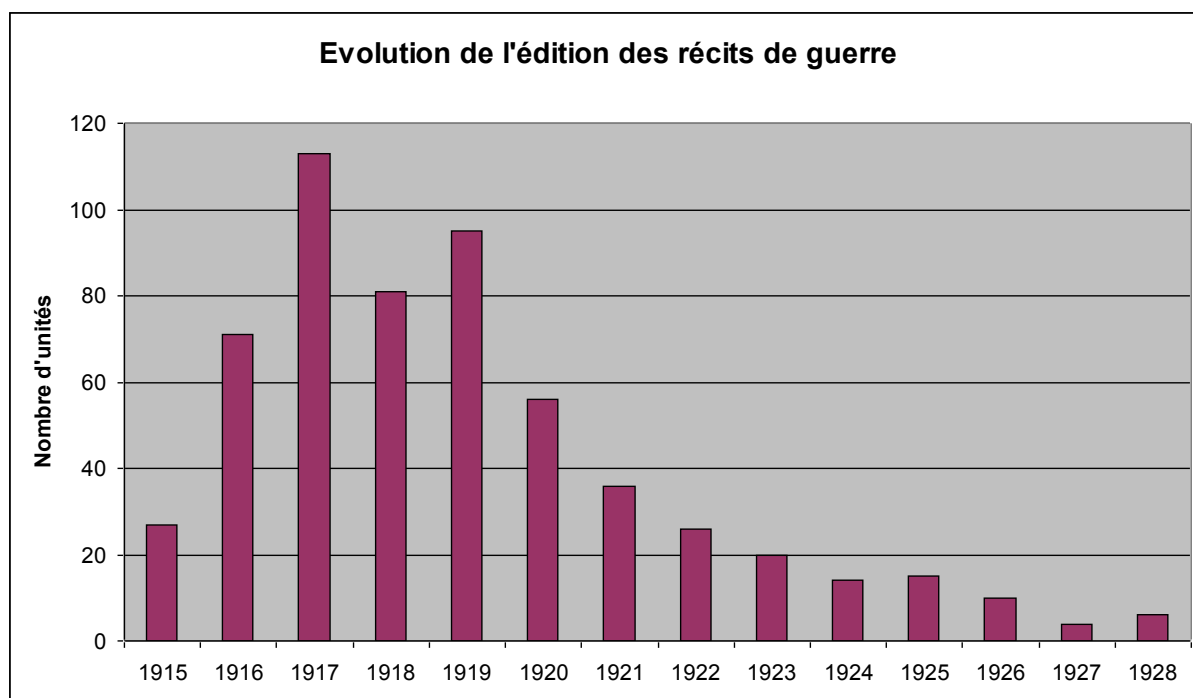
Cette évaluation des fichiers a été complétée par un dépouillement systématique du catalogue Lorenz¹⁰ qui couvre les années 1914-1925, du catalogue général des ouvrages en langue française qui prend la suite chronologique du Lorenz¹¹ et de la Bibliographie nationale pour la période complète. Le croisement de ces instruments réduit l'omission éventuelle de récits. Comme pour le fichier de la BDIC, les documents posant un problème ont été examinés. Ils n'ont pas représenté plus de 20 volumes. L'approche employée pour mettre au jour le phénomène d'édition combattante entre 1914 et 1928 a consisté à reprendre les mêmes critères de sélection que ceux utilisés par Cru pour construire son travail¹². La méthode nous semble en effet pertinente dans la perspective d'une délimitation claire et cohérente du corpus des récits de guerre. Pour la période, le croisement des catalogues et la sélection des récits permettent d'estimer à 582 le nombre d'ouvrages publiés. Le tableau suivant rend compte de ce dynamisme et de l'évolution de la publication.

⁹ C'est notamment le sens de la préface de Michèle Touret dans : Blaise Cendrars, *La Main Coupée, suivie de La Main coupée (1918) et de La femme et le soldat*, Paris : Editions Denoël, p.XXIII.

¹⁰ Otto Lorenz, *Catalogue de la librairie française, tome 26 à tome 34*, Paris : Librairie ancienne Edouard Champion, 1915-1945.

¹¹ Bernard Dermineur [Dir.], *Catalogue général des ouvrages en langue française, tome 1 à 3*, Londres : K.G. Saur, 1987

¹² Jean Norton Cru, *Op. cit.*, pp.9-11.



Le graphe met en lumière la concentration de la production éditoriale pendant la guerre et jusqu'en 1919. L'année 1916 marque véritablement un tournant avec une augmentation significative de la publication qui peut s'expliquer de manière plurielle et néanmoins concomitante. L'édition met d'abord du temps à se mettre dans le mouvement de l'impression de récits de soldats. L'émergence du genre remonte à 1914 avec la publication de *Haut les ailes* de Marc Gouvieux¹³, mais il s'agit plus d'une exception que de la règle. En effet, c'est l'unique ouvrage recensé en 1914 dans un contexte dominé par la presse, qui s'empare de l'expérience combattante à travers notamment la publication de lettres de soldats. C'est donc plutôt en 1915, avec l'édition de *Trois mois sous terre* de E. Jolicler¹⁴ que ce genre narratif fait son entrée dans le paysage éditorial. Sa publication en juin, c'est à dix mois après le déclenchement du conflit, montre le temps d'adaptation et de réaction nécessaires à l'organisation des maisons d'édition. Un temps qui explique que les premières œuvres ne sortent qu'au milieu de l'année. Mais cela justifie-il leur nombre assez limité si nous comparons avec la production éditoriale allemande ? Pour la même année 112 récits sont en effet publiés¹⁵, près de 5 fois plus qu'en France. L'importance de l'écart entre les deux pays questionne. Les raisons matérielles et intellectuelles (réorganisation des maisons d'édition et des imprimeries suite à la mobilisation) interviennent peu dans la recherche d'explication de ces différences nationales. Les éditeurs allemands rencontrent des difficultés similaires aux Français au début de la guerre. Les raisons sont donc à trouver ailleurs.

Il n'appartient pas de les développer ici, mais plusieurs peuvent être proposées. La frilosité des éditeurs à s'engager sur un terrain dont ils ne maîtrisent pas l'audience potentielle est un

¹³ Marc Gouvieux. *Haut les ailes. Carnet de route d'un aviateur*, Paris : Laffitte, 1914.

¹⁴ Etienne Jolicler, *Trois mois sous terre*, Paris : A. Mame, 1915.

¹⁵ Martin Patrick Anthony Travers, *German novels on the First world War and their ideological implications, 1918-1933*, Stuttgarter Arbeiten zur Germanistik, Stuttgart : Akademischer Verlag Hans Dieter Heinz, 1982, pp.241-242.

élément possible de réponse, que seule la consultation des archives des maisons d'édition permettrait d'élucider. L'idée d'une guerre courte, qui domine encore les esprits en 1915, peut justifier cette position attentiste, les éditeurs ne souhaitant pas s'engager dans des récits forcément incomplets. L'absence de perception de l'enjeu et la capacité que représentent ces récits dans la mobilisation nationale – objectif que les éditeurs allemands intègrent très rapidement¹⁶ – fournit aussi une autre clé probable d'analyse. Enfin, les interrogations quant à réception de cette littérature peuvent être mises en avant. Les premiers récits publiés rencontrent un succès limité jusqu'à la publication de *Gaspard* de René Benjamin en novembre 1915, lequel remporte un succès immédiat. Cette reconnaissance du public va conduire les éditeurs à partir de 1916 à s'engager massivement dans la publication de témoignages combattants. La restauration des prix littéraires en 1916, et notamment du Goncourt, amplifie très certainement ce phénomène. Cette littérature bénéficie donc d'une double conjonction : un intérêt manifeste du public pour l'expérience de guerre et une offre éditoriale en expansion qui recherche à répondre cette demande. Dans ce cadre, le récit combattant est une forme de réponse à une demande sociale et culturelle, où la compréhension de la guerre forme l'enjeu central. La rapide décrue éditoriale à partir de 1920 – signe d'un désintérêt du public pour cette question – démontre en ce sens la démobilisation rapide des lecteurs.

Le reflux rapide de l'édition de la littérature combattante dans les années 1920, qui suit une courbe similaire en Allemagne, repose sur un changement d'horizon d'attente en terme de lecture. Le public se dépassionne de ces récits, tout comme les historiens, qui à l'image de Pierre Renouvin, s'intéressent plutôt aux questions diplomatiques et militaires. L'écrivain combattant n'est pas au centre de cette historiographie et cette absence éclaire le travail mené par Norton Cru de mise au jour des témoignages. En parallèle, la Bibliothèque – musée de la guerre ne cesse de mener cette collecte de la production éditoriale qui représente aujourd'hui un corpus unique pour l'étude de l'expérience de guerre entre 1914 et 1918. Dans ce contexte, l'acquisition de *J'ai tué* vient compléter un ensemble très riche qui permet de porter un regard très complet sur la littérature de guerre. Un regard sur lequel les historiens ont commencé à travailler depuis quelques années¹⁷.

Benjamin Gilles

¹⁶ Wolfgang Iser, *Literature at war: 1914-1918. Representing the "Time of Greatness" in Germany*, New Haven and London : Yale University Press, 1999.

¹⁷ Voir en particulier les travaux essentiels de Nicolas Beaupré, *Les écrivains français et allemands de la Grande Guerre (1914-1920), essai d'histoire comparée*, Thèse de doctorat : Université de Paris X – Nanterre, 2002.